

Geneviève Pettersen, Maude Veilleux, Miléna Babin

Marie-Michèle Giguère

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2014). Compte rendu de [Geneviève Pettersen, Maude Veilleux, Miléna Babin]. *Lettres québécoises*, (155), 26–27.

☆☆☆ ½

GENEVIÈVE PETTERSEN

La déesse des mouches à feu

Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2014, 208 p., 23,95 \$.

Avant le déluge

Gros plan sur une adolescence saguenéenne magnifiée par une langue directe et lézardée de régionalismes.

Place du Royaume était divisée en deux: le bord du Ardène pis le bord du Canadian Tire. Nous autres, on se tenait du bord du Ardène, avec les skateux. C'était le meilleur bord parce que c'était celui des restaurants pis des beaux gars. On pouvait rester deux heures assises aux petites tables en face du Dunkin' à rien manger pis à boire du Sunny Delight mélangé avec de la vodka. On vedgait là jusqu'à temps que les capeux viennent nous dire de crisser notre camp. (p. 27)

Été 1995, Chicoutimi. Catherine, la narratrice, a 14 ans. Pour son anniversaire, elle reçoit « un discman Panasonic Shockwave jaune », « un pyjama laite », le livre *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée* et un trop gros chèque de son père, prémisse d'une énième chicane entre ses parents et de leur séparation qui suivra.

Le divorce des parents, les soirées à traîner au centre commercial, les partys dans un « campe » l'hiver, la jalousie entre filles, les premières fois : *La déesse des mouches à feu* met en scène une adolescence qui doit faire écho à des centaines d'autres tout en développant un récit singulier et incarné. Ce premier roman relate les ambitions et les incohérences de cet âge dans une langue juste assez proche de l'oralité pour que l'on puisse réellement entendre cette voix adolescente.

Catherine veut être *cool*. Elle convoite un cercle d'amis, un chum. Ses ambitions sont faites de petites choses. Elle a le pragmatisme matérialiste de son âge : elle veut de la couleur dans les cheveux, devenir l'amie de Marie-Ève, réussir à voler des sous-vêtements sans se faire prendre. Elle est attirée par tout ce que ses parents aimeraient mieux qu'elle ignore. En tête de liste, la drogue. Au fil de l'année que retrace le roman, sa consommation de mescaline deviendra le cœur de son quotidien et de ses amitiés. Et, comme l'antihéroïne du livre reçu à son anniversaire, elle aura aussi envie de découvrir le sexe :

Christiane F. couchait avec Detlev pis je voulais faire pareil avec Pascal. Pour ça, fallait que je prenne la pilule, mais je savais pas que j'avais pas besoin de ma mère pour que le médecin me la donne, vu que j'avais quatorze ans. (p. 57)

Microcosme littéraire

Ils sont nombreux, les romans ambitieux qui n'atteignent pas leur cible, les grandes fresques malhabiles. Ici, le cadre est très précis : une seule voix — forte —, un lieu, une année. L'histoire, bien menée, est magnifiquement campée dans ce coin du Saguenay, dans cette petite fenêtre de temps entre l'été 1995 et le suivant. Il y a quelque chose de franchement agréable à découvrir ces instantanés, ces petits fragments d'une microépoque, à un point très précis du monde. Et si cette immersion dans un tel univers très précis fonctionne, c'est d'abord grâce au travail sur la langue et le lexique. Quand on y pense, les premières expériences sexuelles décevantes ou les parents séparés qui nourrissent



GENEVIÈVE PETTERSEN



l'un pour l'autre ressentiment et animosité ont peuplé bien des récits par le passé. Mais grâce à cette voix-là, à cette plume étudiée pour coller précisément à cette personne, le roman échappe complètement à la banalité pour s'imposer comme objet littéraire solide et original.

☆☆☆

MAUDE VEILLEUX

Le vertige des insectes

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2014, 186 p., 18,95 \$ (papier), 10,99 \$ (numérique).

Funeste solitude

Trois saisons dans la vie de Mathilde, une jeune femme qui se laisse envahir par la solitude qui, tel un alcool, altère son jugement et révèle chez elle les pensées les plus sombres.

La chambre s'écroulait. Le monde aussi. Jeanne continuait de raconter les nuits qui ne venaient pas, les balades en canot et les grizzlis. Tout cela arrivait à Mathilde comme un bourdonnement prolongé et agaçant. (p. 105-106)

Les deuils se succèdent dans la vie de Mathilde : au printemps, elle perd Rose, sa grand-mère adorée. Les mois qui suivent sont eux aussi parsemés de pertes, petites et grandes. Si c'est avec une certaine douceur, une nostalgie aimante, que Mathilde évoque sa grand-mère lorsqu'elle prend la parole aux funérailles, elle reçoit les deuils suivants avec une froideur qui ne fera que s'amplifier. Alors que les premiers chapitres laissent simplement entrevoir une jeune femme triste, les derniers nous montrent un être humain à la psychologie beaucoup plus complexe, trouble.

Même si le récit ne donne à voir que la réalité de Mathilde, la narratrice omnisciente pose entre elle et nous une distance qui ne fera que s'accroître au fil des chapitres. On devine la détresse à travers les mots, mais le trouble que distille ce roman n'a rien de viscéral ou d'émotif : il est cérébral. Au fil des pages, le personnage offre de moins en moins de prise à l'empathie du lecteur, qu'il garde à distance. Le roman n'est



MAUDE VEILLEUX

pas inefficace pour autant : c'est une incursion froide dans une vie qui s'émiette ; la lente découverte d'une vie plus instable qu'il n'y paraît.

« Un été de chagrin »

Après le printemps, l'été. Jeanne, l'amoureuse de Mathilde, part travailler au Yukon pour plusieurs mois, laissant cette dernière à une solitude qu'elle ne tentera pas de combattre. « Elle passait un été de cha-

grin. » Mathilde cherchera toutefois à réaliser un souhait : avoir un enfant. Aux funérailles de sa grand-mère Rose, elle avait été incapable de lire la dernière phrase de ce que devait être son allocution, qui nommait ce désir : « Je t'aime. J'aurais voulu que tu ne partes jamais et que tu connaisses mes enfants. » Car ce désir, elle le tait. Elle n'en parle ni à son amoureuse, encore moins à leur colocataire Thomas, qu'elle attirera bientôt dans son lit pour des raisons purement mécaniques.

Le lecteur découvrira, avec un sentiment d'horreur grandissant, les mensonges que le personnage de plus en plus froid de Mathilde saura construire pour arriver à ses fins et concrétiser son désir de grossesse. Au fil des mois, ce sera sans doute la seule entreprise à laquelle elle consacra des efforts, une fois abandonnés les cours de maîtrise auxquels elle s'était inscrite à l'automne. Affalée sur le divan de leur appartement, d'où elle contemple « son existence vide », elle se laissera tranquillement submerger par des sentiments laids et des souvenirs sombres.

Les insectes du titre apparaissent çà et là au fil du récit — dans l'appartement ; dans une vidéo en ligne d'un grillon qui se suicide parce qu'il est infecté par un parasite — et distillent doucement l'angoisse, jusqu'au dénouement violent. Un premier roman qui laisse bien des interrogations en suspens.

☆☆ ½

MILÉNA BABIN

Les fantômes fument en cachette

Montréal, XYZ, coll. « Quai no 5 », 2014, 208 p., 19,95 \$.

Effluves adolescents

Au cours d'une vie, certaines relations doivent être redéfinies, et il y a des événements qui nous y contraignent. Mais parfois, il nous manque des informations essentielles pour y parvenir.

« Des jumeaux séparés à la naissance. » Voilà l'hypothèse que Loïc avait lancée un soir, dans ma chambre d'adolescente. J'avais scruté son visage voilé par l'épaisse fumée blanche qui émanait du joint qu'on avait abandonné dans le cendrier. (p. 63)

Les fantômes fument en cachette s'ouvre sur une rencontre, puis relate les petits deuils et les prises de conscience qui seront nécessaires pour que de cette rencontre naisse véritablement quelque chose. Roman de transition et d'émancipation, à cheval entre la candeur exacerbée de l'adolescence et le désabusement d'un certain âge adulte.

C'est l'histoire de Maeve, « comme dans Sinbad le marin », qui croise la jeune Kancelle et son grand frère Max dans une librairie grande surface d'un centre commercial de Sainte-Foy. Même si la chimie passe entre elle et Max, Maeve devra se défaire pour de bon d'une vieille histoire qui traîne avant de se lancer avec lui.

Loïc, Maeve et Frédérique sont amis depuis l'enfance. Ils fêtent Noël dans la famille de Loïc ; Loïc possède la clé de chez Maeve, débarque chez elle à l'improviste. Il est son ami et son amant, même s'il se construit en parallèle une vie plus stable avec Adèle, avec qui il habite à quelques rues de là. Frédérique, elle, est souvent partie à l'autre bout du monde. Mais lorsqu'elle est à Québec, elle retrouve ses amis et reprend sa place au cœur de ce triangle amoureux.



MILÉNA BABIN

Lorsqu'elle ne rend pas visite à Murielle, la dame âgée qui vit au-dessus de chez elle et avec qui elle partage thé, biscuits et confidences, Maeve se plonge dans des souvenirs pour mieux mettre de l'ordre dans sa tête. Mais des informations nouvelles viendront bientôt troubler sa lecture des choses.

Charmant et maladroit

Le roman n'est pas sans rappeler cette période de transition qu'est l'adolescence : il est à la fois plein de promesses et de maladroites ; parfois charmant, souvent malhabile. Il s'enfarge dans les détails, les descriptions inutiles, le matériel. La candeur du propos — mais aussi de l'écriture — fait sourire ici et agace ailleurs. Malheureusement, la psychologie des personnages s'y enfarge aussi : ils ne parviennent pas à imposer leur crédibilité sur ces bases frêles.

Très ancré dans la Vieille Capitale, le roman offre cela dit une jolie ode à la ville de Québec, rend bien compte de ses charmes. C'est l'une des qualités de ce roman. Pourtant, mis bout à bout, les points forts de ce premier roman ne parviennent pas à construire une œuvre forte. L'histoire se lit sans embûches, mais n'a pas de force de frappe. Roman peut-être trop gentil qui, même en abordant de grandes questions sur l'être humain, nous en dit somme toute bien peu sur lui.